NEMESIS

n°11 — Septembre 2006



GRATUIT — Ne peut être vendu !

NEMESIS

www.websymbiose.fr.st

ISSN — 1632-1820 Némésis (Dijon)

>une publication de Némésis, association de promotion d'écrivains et artistes amateurs à l'Université de Bourgogne.

>association :
présidente : Isabelle Monin
secrétaire : Etienne Desfretier
trésorier: Guillaume Drogland

>siège social :
Némésis - faculté de Lettres
2, boulevard Gabriel - 21000 Dijon

>contact :
tél. 06.87.17.10.06
mél. isa.monin@wanadoo.fr

>comité de lecture :
Manu Campo/Etienne Desfretier/ Guillaume Drogland/Mathilde Lévêque/Isabelle Monin/Olympe Sauvage

>directrice de la publication :
Isabelle Monin

>couverture :
The Stone Men. — Ashley Létan



MENU

>POÉSIE

MENU

> RAMDAM

Olympe Sauvage

les images qui nous A qui nous agressent
***agraissent acraissent agrestes** tous les jours*

restent pour me défendre cacher
les forêts mots   les déserts de mots
qui m'abritent pour me perdre entre leurs bras

*des mots pour me protéger du Ram**dam**damdamdam*
orage du dedans ou tempête d'a-out

Nourrissez-moi sous vos lettres
je m'alon- on- on- on—------ge entre vos signes doux
j'étends mes lettres entre vos confins
sur vos fils liquides qui me baignent
et m'enlacent les lèvres

raviver mes dents à vos couteaux

>> Poésie

> MOINS

Olympe Sauvage

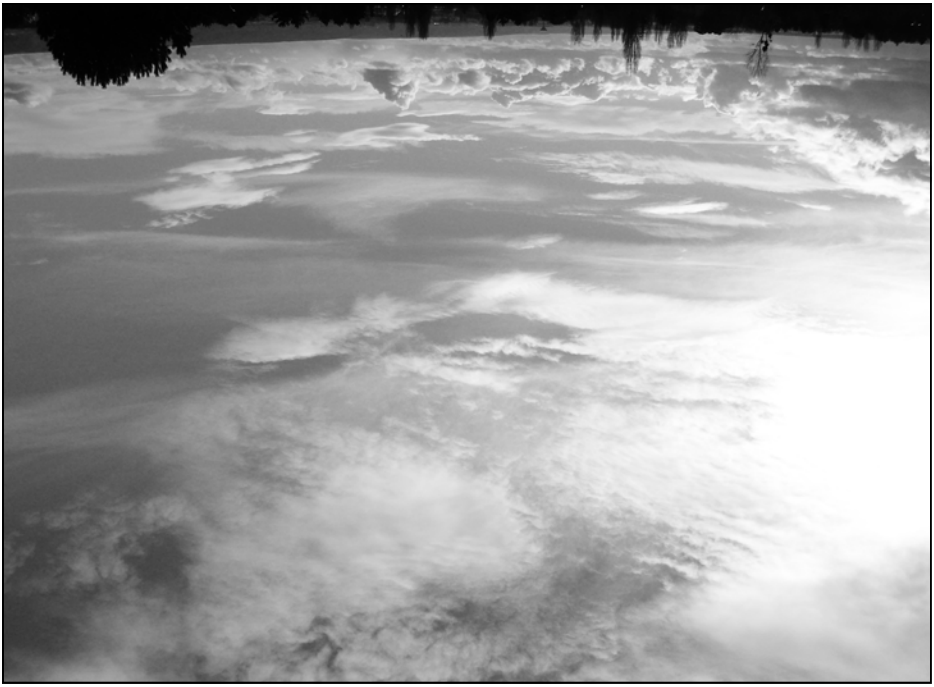
Moins, moins, moins et encore moins
tout ce qu'il est possible

la lenteur a aussi ses vertiges
ivresse statuaire

rejoins le chat et le pissenlit : arrête de ir, de er, de oir

sois





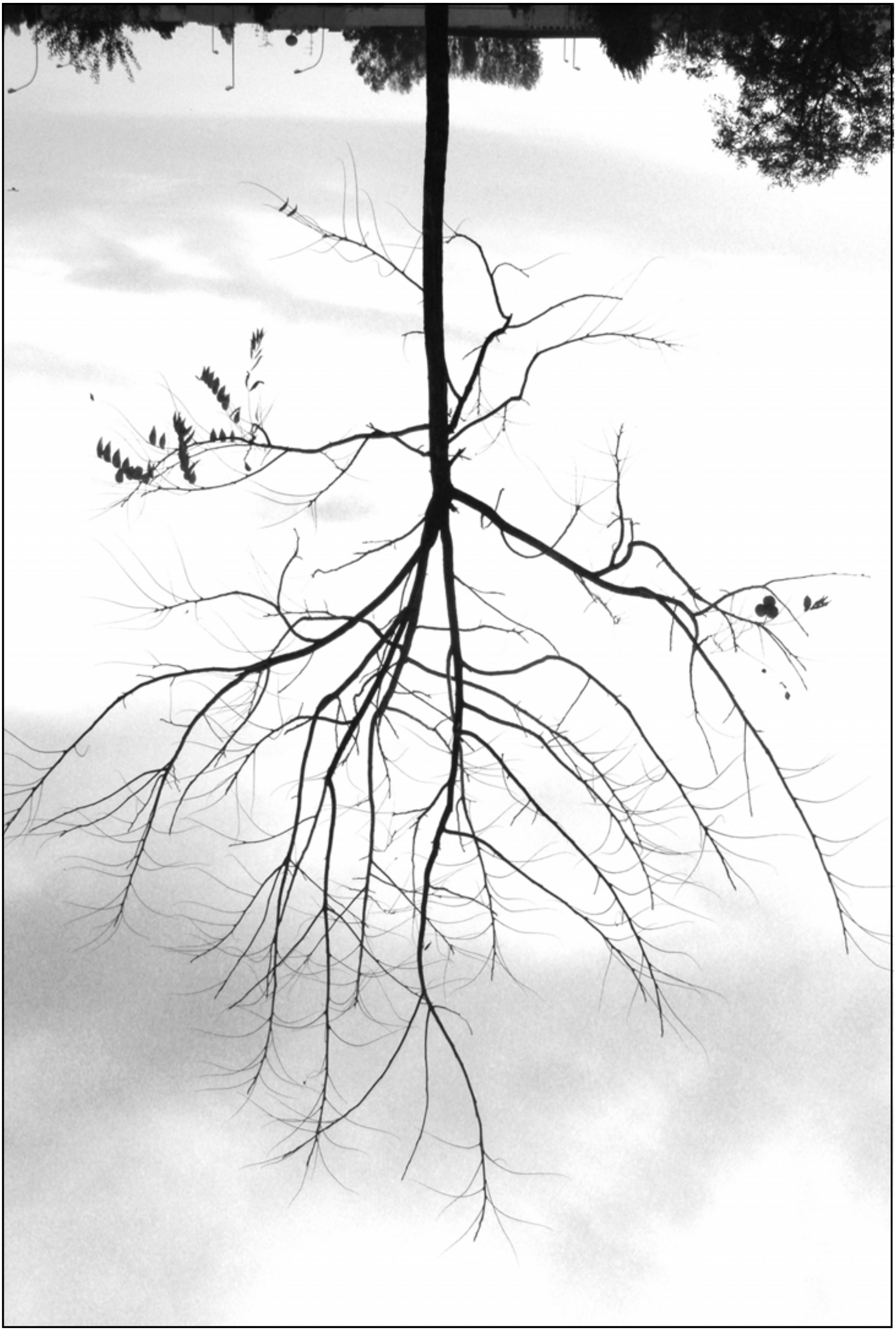
>VANITES EN SOLDE

Nicolas Panier

Dieu est un arracheur de dents
Un sniper enthousiaste tombé des cieux
Mais notre consternation s'épanouit de cet épervier funeste
Car en Tanzanie comme ici le crack a guillotiné le buisson ardent
Et sous les chaussures de Ronald, des clowns anémiques se cachent
Des spectres cathodiques qui encouragent les rêves
Des poupées narcissiques au nez blanc qui mangent des micros
L'anorexie est touchante sous le soleil des vingt printemps

La masse s'extasie de la luxure déprimante
Et de l'autodestruction téléguidée de corps mis aux enchères
Alors l'héroïne cocaïnomane choisit de vendre ses soupirs
Dans le porno chic pour une brouette de dollars
Sa peau souillée est devenue artistique
Et les Coréens, à la chaîne, draguent dame-pipi dans le métro

L'âme dénudée de la vitrine du sex-shop
Sourit triomphalement de ce firmament épisodique
Déjà, son cadavre bienheureux aux orgasmes imposables
Remplit les archives des stars sur commande
Enivrés du succès qui joint l'angoisse salutaire
Du suicide des impératrices du crépuscule



>LE CHAT

Nicolas Panier

Un chat magnifique désinforme mes sens
Embrasse amicalement et cherche des questions
Être avec toi, te faire l'amour, sculpter le monde
L'handicapé du cœur éponge ses rêves
Une contamination inéluctable, un meurtre par émotion
Cruelle ! Tes doigts ne sont pas mordus
Ton passé assume les interludes raccourcis

Aux douze coups de minuit le clown pleure
L'humiliation sévère et l'arrachage des cheveux fendus de tristesse
La forêt est inconsolable, les cendres ne brûlent qu'une fois
Exorciste comme un rail de coke dans ta maison
Tu m'achèves et craches sur un esprit brûlant
Là où le poids des regrets feint de sentir bon
Mes rêves mouillés attendront dans la marmite
Car le boiteux sportif va assumer des amours partiels
Jeunesse courbée, que le monde est laid

>L'ANGE

Nicolas Panier

Le bruit assourdissant tolère ma désillusion
Ma bonne étoile hurle fusillée par ton venin
L'erreur fatale fut l'invasion d'un ange
Elle sent la mort du chien mordu par un démon
Tes yeux noirs engendrent un silence tueur
Les fourberies impures d'une jeune bigote
L'espoir désespéré abattu par ton couteau
Mon amour crie seul un discours muet

J'essaye de comprendre le regret pour nostalgie
Les cendres bon enfant et la victoire du matérialisme
Notre futur éloigné et les perles de pluie bon marché
Mais où fut le péché ?
Si tu avais pu te noyer dans la jalousie futile
Je n'aurais pas nagé dans le délire
Mais tu as refusé de croire au processus
J'accepte mon destin de pierre et le suicide du phœnix
L'enfant perdu admet de vieillir inconnu
Mais c'était lui ou ma mort
Tu danseras sur ma tombe



>BIERES

Krazem

A demi accrochés aux poignées de verre,
Blancs d'une mousse allaitant nos paroles
Nous nous buvions l'haleine, à perdre
A la santé de nos amours devenues
Bulles stériles larmes pétillantes.
Le teint jaune refoulant la lumière
Nous nous en remettons à la prochaine.
Attirés vers nos au-delà,
Solitudes collectives,
De rires à soupirs toujours
Seul demain qui sera me distingue.

>PREMIERS BEAUX JOURS

Krazem

L'amour nouveau criait au dehors
Bref encore mais déjà dérangeant

Les jupons du rideau me cachaient
— loups vieillis — pour différer mon tour

Le soleil encore vert s'en alla
Vers ailleurs, éveiller de jeunes cœurs

Heureux détour du temps ? à nouveau
La pluie grêlée droguait mon ennui

Premiers beaux jours.
Un été sans amour.
Encore.

>SUEUR D'ETE

Krazem

En âge d'être homme et femme
Nous nous enlacions crûment
de bords de mer en terrasses de jouvence

Nous gouttions sous la chaleur
mais nos bouches s'étanchaient pour ne pas nous sécher.

Nous gouttions jusqu'à plus soif en cascades renouvelées
Rafraîchissant pour un temps notre en vie




>Banlieue averbale

Krazem

Ames de banlieue sans complément de lieu
Qui errent de ville en ville
Au hasard des Zac, des joutes juridiques, des enquêtes publiques

Nomades de peau,
De Bretagne ou d'Afrique, des montagnes désertiques
De rebuts et décharges,
Au gré des faims, des haines
Au gré des rêves parfois

Pas de jardin clos, pas de jardin secret
Tout juste des balcons de béton en fronton
D'autres frontons en lignes
Miroirs de leur nulle part

Et leurs sens qui brûlent
Quand leurs tours s'écroulent à leur tour sans raison
Tours de leurs amours, barres de leurs haines,
De leurs silences surtout

Avec des zones pour havres
Des Z pour l'indicible
Lettre de fond de langue
Lettre au bout de Vous
Ô Sujets de Banlieues !

Ô Pauvres de Banlieues !
Point besoin de cimetières où vous plaire d'une terre
Car vos corps s'en retournent dans l'ignorance commune
Sans verbe pour rester quelque part où aimer



>COPIE DE TON AQUARELLE

Manu Campo

garde et regarde
les temps percés
- os de pâture -
boire à la tasse
des seins passés

garde et regarde
l'étang perd ses
eaux de peinture
et boit la tasse
- dessin passé -

mords et remords
les doigts sont chers
« à quel auteur
sont les regrets ? »
— plus bas que chair
j'en ai bien peur

>MA SOUTE A BAGAGES

Manu Campo

Ma soute à bagages a des ailes en poster
Dont les volets s'ouvrent pour décoller
Le papier dépeint par les yeux du quartier
Que ma soute à bagages transforme en matière
Les bouches téléguidées me reprochent d'aller trop loin
Mais ce sont les voyageurs sans messages qui vont trop loin
D'eux-mêmes
Que ça ne regarde personne si je me goure de transport
J'aime voler l'air de rien merci pardon je sème mon port
D'art rivé sur la piste que ma tour de CD contrôle
Je ne sais jamais où ma soute à bagages m'emmène
Je découvre à chaque chute de lit
A chaque descente de marches
Une nouvelle raison de me confier à elle
Alors durant le voyage je me fous de tout
Le reste
Je le garde pour les fous qui aimeront lire mon carnet de voyage
Ma soute à bagages a un hublot de la taille d'un sac à main
Qu'elle garde sous son aile

Parfois je me vois dans l'embrasure de l'ouverture éclair
Entre un walkman et un bloc-notes dans une voie aux cent issues
Elle me porte en elle
Dans ma soute à bagages j'ai ma guitare et mes photos
Mes clés mes fichiers mon sac à dos
De l'eau en bouteille
Et un écriteau

> *« Lors de l'art Terre lissage*
> *Veuillez accrocher vos seins durs à mes mains*
> *Quel dommage s'ils explosent*
> *Dans l'explosion que ma soute à bagages*
> *Va tenter sur le frein-frein quotidien »*

Ma soute à bagages a des ailes en poster
Dont les volets s'ouvrent pour décoller
Le papier dépeint par les yeux du quartier
Que ma soute à bagages transforme en matière


COSTA BRAVA
sindrome
abstinencia
LONDON
PARIS

>PASSAGER IMPERSONNEL

Manu Campo

Arrêt. D'un abribus à l'autre, on voit les étoiles filer par deux ; les rouges vous fuient, les blanches vous croisent.

Arrêt. Vers 21 heures, dans les quartiers les plus extrêmes de novembre, le walkman est la seule alternative aux préoccupations. On est bien à côté d'un siège vide, devant un siège vide, derrière un siège vide, sur un siège... Les gerçures dans les poches, le silence dans l'écharpe et des paroles dans le bonnet. Seul le regard se cherche de temps à autre sur la vitre. Lorsque l'on croit s'apercevoir, la silhouette se dilue aussitôt dans les maisons qui défilent et les H.L.M. qui se tassent au loin.

Arrêt. On est passager d'un plan, entre une ampoule de bureau et une ampoule de chevet. Tout passe : des panneaux de signalisation aux poteaux brigadiers qui écartèlent une portée de fils électriques, sur laquelle des rapaces de nuits, perchés comme des notes bémols, dessinent une mélodie qui se moque de l'artère urbaine.

Arrêt. Il n'y a même pas de départ vers 21 heures dans les quartiers les plus extrêmes de novembre. Il y a juste une vibration funambule quittant une lentille pour rejoindre ses amis qui se grillent des marshmallows autour d'un feu de camp,

— Arrêt —

Au fond à gauche après le tympan.



>C'EST L'HISTOIRE

Manu Campo

C'est l'histoire des pas que l'on entend grignoter sur les trottoirs de sable, les nuits désertées de semaine. Le récit d'un baladeur encapuchonné qui voit son ombre s'allonger d'un lampadaire à l'autre. Des pensées légères dans une poche, des opinions molles dans l'autre, cette silhouette trouée de noir s'échappe de l'horloge pour rapporter ce que le quotidien aux paupières éteintes refuse de voir.

C'est l'histoire d'une banalité qui se dissout dans les soirées vomies, les volets qui tournent le dos aux passants et les ronds-points qui ne verront toujours qu'un seul côté des voitures. La ville et sa face B prises en flagrant délit de fuite. « Foyers, forteresses faussement heureuses, ouvrez vous ! Ou bien tremblez ! » Cette histoire gratte à votre porte comme une présence féline. Ce que vous ne savez pas, se trouve sur votre palier et cherche une croquette.

C'est l'histoire d'une histoire ne regardant ni à gauche, ni à droite, ni à gauche avant de traverser les lignes. Elle dessine une courbe qui tend vers l'essentiel. Collées sous la semelle, cette histoire circule entre son propre vocabulaire et celui ramassé par terre pour enfin atterrir dans un trousseau de clés qui poignardera une serrure – une dague portée au regard d'un portail.

— *C'est quoi ce bruit ?*
— *C'est rien… Juste le jeune d'à côté qui rentre. Rendors-toi.*

Bienvenue dans cette histoire, ville fleurie. Vitesse limitée à 50 km/h. Permis de klaxonner.



>SOUVIENS-TOI

Farid Chettouh

Mon enfant…
Que je ne suis plus
Souviens-toi !

De ces planètes qu'éjaculait
Le sol de ton cerisier
De ses perles d'écume
Que tu fusillais !
Dans les carrefours de l'orage,
De cette chaumière
Sans porte…
Qui m'ouvrait ses portes,
De la lenteur de tes phrases funestes
Qui se suicidaient
Sous tes sandales célestes
Quand on aimait jusqu'à la colère

Souviens-toi mon ami…
De la surdité de ma musique,
De mes papiers gommés
De la craie de mon enfance

Quand je colorais l'existence
Souviens-toi…
De mes cahiers étiquetés par l'infini,
De mes crayons de boue,
Qui marquaient la mémoire de la pluie
Quand on n'avait que la déchirure
Pour unique refrain
A chantonner…
Sous la couverture
De notre destin
Et cet orgueil qui nous allait si bien !
Souviens-toi...

Des ratures de l'espérance
Qui nous rappelaient
Les anomalies de l'existence
Pour marchander dans ce minuscule monde
Une majuscule tombe,
De la vapeur de ce pommier
Qui dormait sur la paille d'un grenier
D'une enfance maltraitée

Et puisque ce monde
N'est pas à toi
Ne sera jamais à toi
Alors…

Souviens-toi !
Souviens-toi !



> CE JOUR DE MA VIE

Farid Chettouh

C'était un jour comme tous les jours. Sans soleil, sans amour, je promenais mon âme escarpée sous les monts ensablés des restes de l'aurore, des mouettes ridicules valsaient au boulevard du recul, des nomades rangeaient les cendres du crépuscule jaunissant dans leurs valises empestées, des enfants jonglaient avec des nuages et s'amusaient à perforer les lois de ce béton qui a tellement raison…
Sous le crachin du granite, des bouches rassemblées cherchaient vainement un dernier repas pour un dernier Judas, des hommes déguisés en hommes crachaient des grêlons sur les cicatrices d'un palmier étranger et des femmes portant les robes du voyage déterraient le cadavre anonyme d'un poème sans titre et sans rimes.
Dans ce troublant paysage qui me révélait à moi-même, je m'asseyais sur un banc qui voulait déguerpir, je me ratatinais à ces nattes de marbre en beuglant mes outrages à tous les dieux, et je me rétrécissais comme une flamme.
Embryonnaire, je me cramponnais aux syllabes du hasard, aux aquarelles des pluies de passage pour crayonner sur mon cahier terne le profil pâle du jour.

Avec mon regard de défunt je contemplais ces passants, ces morts bien vivants. Navrants, mesquins, crispés et salés comme ce souffle qui venait mourir sur mes lèvres, bleutées sans doute, celui de la vie, la vieille vie.
Derrière mon cœur hanté, j'écoutais gargouiller mes os quand je voulais retenir mon corps qui divaguait, qui griffonnait dans l'exiguïté du faubourg.
Mes pieds trempés de laideur guettaient les quelques graines d'amour oubliées sur les fenêtres froides du jour, mes pas ruminaient leur plumage infecté, mes oreilles suçaient l'essence de ce paraître qui teintait le silence chahuteur de ces heures aguicheuses.
Mes narines frissonnaient l'extase de ce panorama gitan, coloré par mille oiseaux nus sur leurs ailes de poussière, assourdis par les chants de leur misère, mille prophètes peignant des voies menottées par leurs prières, mille poètes puisant leurs vers dans le sang de l'hiver, mille marins délavant leurs univers dans leurs vagues larguées à la mer.
Et moi, et moi, dévêtu, hypnotisé par cette macabre caricature, la langue engourdie, le squelette froissé, ivre de sueur, de toutes ces guerres qui se dévoraient dans ma tête…
Je consolais ma douleur, exorcisé par une étrange sensation d'être toujours au-dessus des choses, j'escaladais les échelles de ce ciel qui s'évanouissait sur mes murs désunis.
Pour rejoindre ma nuit et recommencer cette mort si jolie, ce jour de ma vie …….

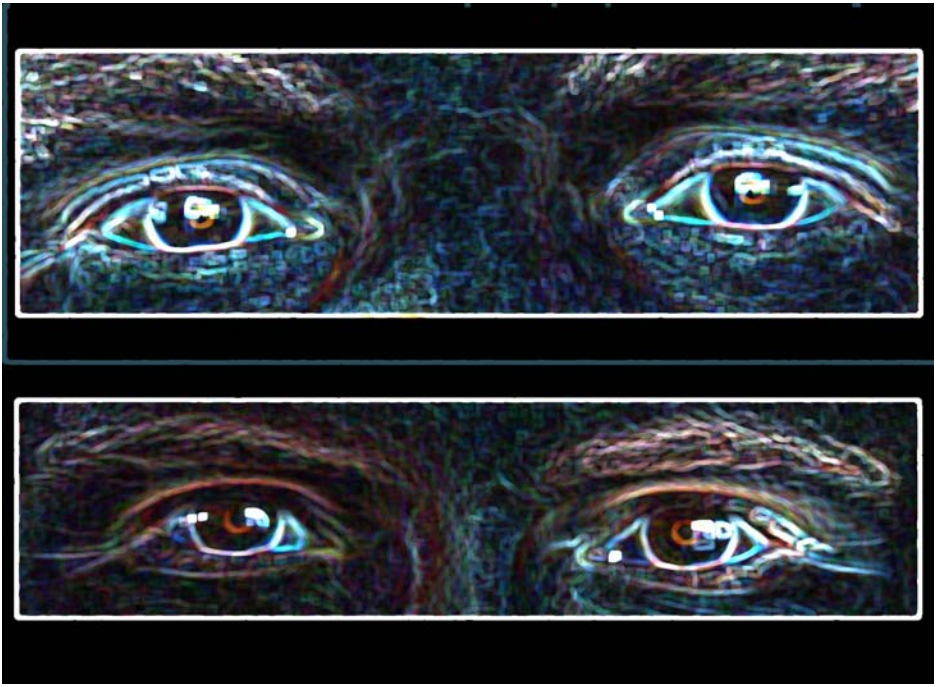


>COMME UN SOUVENIR QUI ATTEND…

palpitation première

Isabelle Monin

Debout du bleu sur le mur
C'est comme toujours la lune qui se repose
Qui s'y close en vrac opening the vibe
Le, the, ce vide que j'aime à pic
Hésitant
Comme remontant
De terre effacer quelque façade,
L'insolite saison qu'effleure encore
Un truc impossible qui se profile
De près puis de loin
De loin, de loin,
Encore plus près et puis toujours plus loin



>RELIQUAT D'AMNESIE

Isabelle Monin

Encore maintenant toujours la marque
De son passage passée là au niveau
De l'outrage inavouable
Stagné signé en milieu d'inhibition
Dégondée sur la table et pire comme en attente

De son jeu sans les mots pour le dire,
De sa carte au jour en fin transmise
Au fardeau et calée sous ton bras
Quotidien soudain contaminé d'aiguilles
A horaire en attente de ses couleurs d'élite.

Voix tremblante assez fort comme pour sonder l'intime
Gonflé lui-même de ses névroses
Et pour singer l'aride
Intérimaire de quelques overdoses

En manque d'hier toujours, encore
Une flaque au fond d'un vieil oubli
Douloureux comme l'enflé qui ne s'y reconnaît pas
Et plonge pour se cacher dans le fond d'une canette
Réchauffée pour le fun et contre la plagiographie
De son désir salace

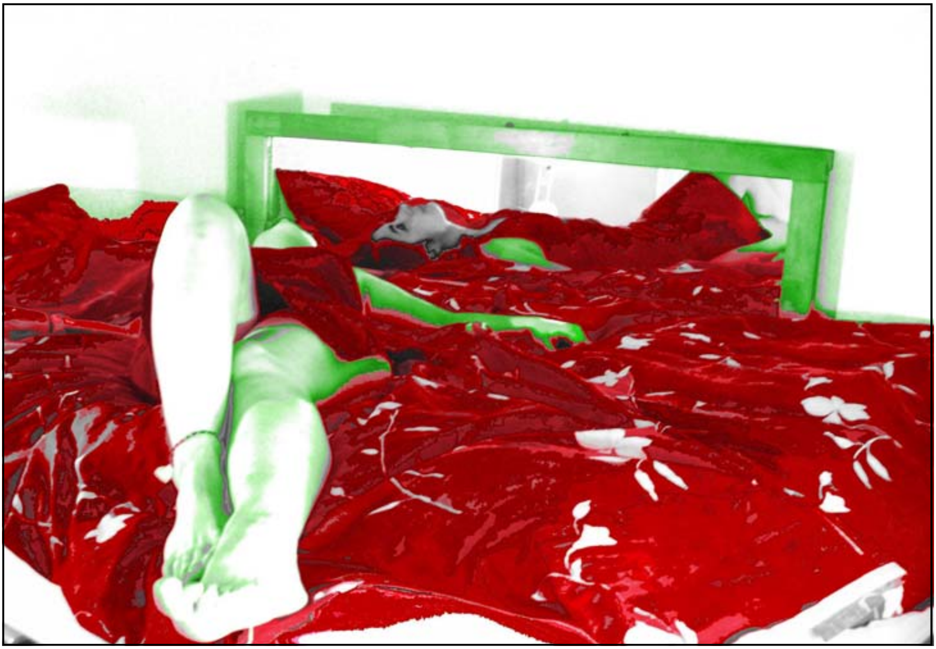
Ici déguisé sur parchemin débroussaillé
Sans ordonnance et creusant la terre
Calibre mesuré d'insalubres grimaces
Comme pour atteindre à l'autre bord
Le pas bien assuré d'une légende authentique.

Harmonie dépravée le temps de quelque entracte,
L'asphyxie au prochain tour de table
Prend sa place et vous bouche un coin
Puis deux, trois calomnies câlinées plus tard au forceps

Bière d'embellie pour embaumer le coït,
Scotch avalé cul sec pour choquer là les amateurs
De substances adéquates interrompues à l'heure du vice
Pour crier infamie, crier trop tard déclic
Omniprésent dans ton ventre qui bat ton cœur par terre

La gueule ouverte sur un côté dégoulinant
Oubliant pour de bon la rythmique
D'hémoglobine salée qu'est plus à toi séchée
Congratulations attendries des graviers
Qui s'y joindront sur l'heure déjà coagulée

Violence innocemment épelée au coup par coup
Et dos à face grimacée par toi, les torts
Effacent sur ton visage sans rime un puzzle et encore,
De cette destruction qu'en braille oublie bien de compter
Les trous



> COUAC / FULL RESET

Isabelle Monin

Circulaire tiédeur enrouée, l'écorce
Prend la tangente
Sur ton front comme pour falsifier un message
Pesant taquet de syllabes en mal d'engeance
Armée de ses reliques dénonçant en chroniques infidèles
L'infernale descendance de leurs délires

Qui croient l'avoir de leurs fausses notes

Fosses foules qui filent à l'anglaise
Et pis font semblant d'être vides en dérapant comme ça
L'erreur de tes vocables
Disciplinés recto-verso l'instant d'un ghetto fictionnel
Ou provision d'une révolution kickée sans essence
A verser sur les roots

Check point

Mais le rêve a tout fait pour qu'on s'en souvienne
Et y'a pas d'âge pour le cristal,
Que tu crierais à un détour
De porte à porte, hard-corps à défaut de port
Et jeter là ton encre
Ecartelée entre cent pavés d'absence
Soudain rompus sous ton pas giratoire

L'avoir à l'œil

Configuration d'ardoise sous un lampadaire qui s'éternise
Et chiffre ton sort, froid planté dans la masse
Des maniaques nostalgies, les larmes à la lanterne
Tu passeras le cap d'hypocondrie sans trop savoir pourquoi
Et l'anacrostiche
Défilera karaoké au bas de ton dernier planning

Alt contrôle / Annule et remplace

Plus de son, plus d'image
C'est peut-être normal
Awake nowhere sur la touche
Et plus tard sur la greffe récupérée du dernier visage
Perquisition sur mémoire vive
L'universelle résumée en cinq lettres pour secouer là le verdict

RESET



>EXORCISME

Isabelle Monin

Et l'amour qui flotte
Comme un vase au fond de l'amer
Oubli
Une veuve qui s'y noie
Un carré dans l'eau sombre

Ombre ère rance d'un soleil noir
Qu'à prendre, qu'en perdre
Rien que du vide
Ignore, ignore
C'est verser du vide à l'envers

Une foi encore lune est là
Chahutant les ténèbres en cercueil d'impuissances
Seule… une fois encore
Vis de ta peine
Enchantant de ta voix lactée l'ultime flash
Back



– COMBLES –

Isabelle Monin

Des mots à la page pour combler le silence
- troublée -   ton absence

Dégagée de baisers fugitifs
Composa l'assurance
D'un drame qui s'épaissit à l'horizontale

Bientôt proche, notre étreinte - desserrée -
Etroite lassitude
Le trac attaque pour la dernière
dernière séquence

Spéciale dédicace aux combles de tes bienséances

Des mots à relire pour délier l'évidence
- détruire -
Sur ta langue
Le délice des mots à maudire
- comblés - quelques heures avant la fuite

Silence   Silence   Silence
Silence   Silence   Silence

la vie est triste sans amour   - amo -
et moi j'étudie ton silence



>C. (C'ETAIT)

Ashley Létan

Si ton cœur savait lire
Sur mon visage endormi
Si pour m'aimer tu pouvais
Braver tous les interdits,
Les tas de boue
Pourquoi un jour as-tu tout balayé ?

Mon cœur s'affole quand tu es là,
Quand tu t'en vas…
Pourquoi dois-je vivre dans l'attente ?
Pourquoi courir sous la pluie battante ?

Mon corps s'affole quand tu surgis
Quand tu rougis
Et un vent fou fait briller nos yeux

Pourquoi t'ai-je rencontrée un soir ?
Pourquoi jouir à n'en plus pouvoir ?

Ohé du silence ! Réponds-moi !
L'un de nous sera bientôt ensemble,
Peut-être bien tous les deux

Mais déjà notre image tremble,
A travers les mailles de mes chimères
Refroidissent les baises,
Se figent les brasiers ; feu, la passion !



>LE TEMPS

Ashley Létan

Le temps accuse les visages
Les visages accusent le temps
Crime d'affaissement, crime de ridules
De lèse-majesté, délit de fatigue

Les rides, le flétrissement
Le miroir visagique émet de fines craquelures
Le visage admiré aimait vos douces fêlures

Le temps accuse le visage
Amer constat d'adulte hier
De vieillard aujourd'hui, presque
Toutes ces accusations se condamnent
Elles-mêmes, donc personne n'est coupable

Seul le temps a passé
Fantomatique et distrait
Enigmatique et secret, indifférent et amusé
Il distille sa petite chanson lancinante
Je passe, je passe, je passe, je ne reviens plus.


1-06-06
portrait d'Achille

>DELIRHUM (TRAIT MINCE)

Ashley Létan

A boire, à boire,
Le chant des vendangeurs
Entre les rangs sinueux
S'envole dans l'air embrumé
D'une trouble fin d'été

Noueuses sont leurs mains vigoureuses
A l'instar des ceps gémissants
Qui hier ployaient sous la coupe du raisin

A boire, à boire,
Et l'écho flamboyant par-delà
Les massifs et les flots,
Leur distille en saccades la lancinante
Mélopée des trancheurs de canne

« En nou bouè, en nou bouè »
Le mouvement cadencé des sabres
Etincelants au soleil des tropiques
Fait craquer les fières tiges
Gorgées de breuvage

A boire, à boire,
Crie l'homme assoiffé
Dans le désert de sa solitude routinière
Le verre s'emplit, le versant vide,
Ses yeux à l'horizon du bord de verre chaviré
Ont viré au vert-de-gris ;

Il fait des mélanges entre rangs de vignes
Et champs de canne
La savane à champagne ne serait peut-être
Pas si mal

Mal, mal, c'est le mot,
Il a mal, la mâle-mort, mort de rire,
De rire de pleurs

Plus penser, plus rêver,
Boire ou déchoir, choir dans les bars,
Plus lire, dé-lire,
Et c'est marre, marc de Bourgogne.

>HALO

Ashley Létan

Lumière éclose, la flamme rage
Dans un halo auréolé, légère
Comme une anguille sage
Et s'étire, tendre ivresse éphémère

Il ne fait pas encore nuit noire
Mais elle appelle le soir doré
Et crépite soudain dans son fumoir
En faisant couler une cire mordorée

Les visages s'illuminent alors
Et deviennent des Goya ou des Rembrandt
Clairs-obscurs, circulaires noirs et ors
Faces lunaires que la lumière enfante

La bougie avait son mot à dire
Néanmoins elle décline notre invitation
Tamisée, d'un air amusé pour séduire
Et tel un serpent louvoie ses incandescentes incantations

La lumière s'est close en silence
Un évanouissement métaphysique l'aspire
Alors elle abandonne d'ultimes fragrances
J'écoute miroiter l'écho de son dernier soupir



>LUMIERE

Ashley Létan

quelqu'un a ouvert les portes !...
c'est moi qui les ai ouvertes !

quelque chose a brillé à travers la porte
blanche, d'une brillance étrange,
au-delà, cosmique. une goutte d'eau oubliée,
une paillette, voire un diamant ! une lumière en tous cas,
si joyeuse, si malicieuse…

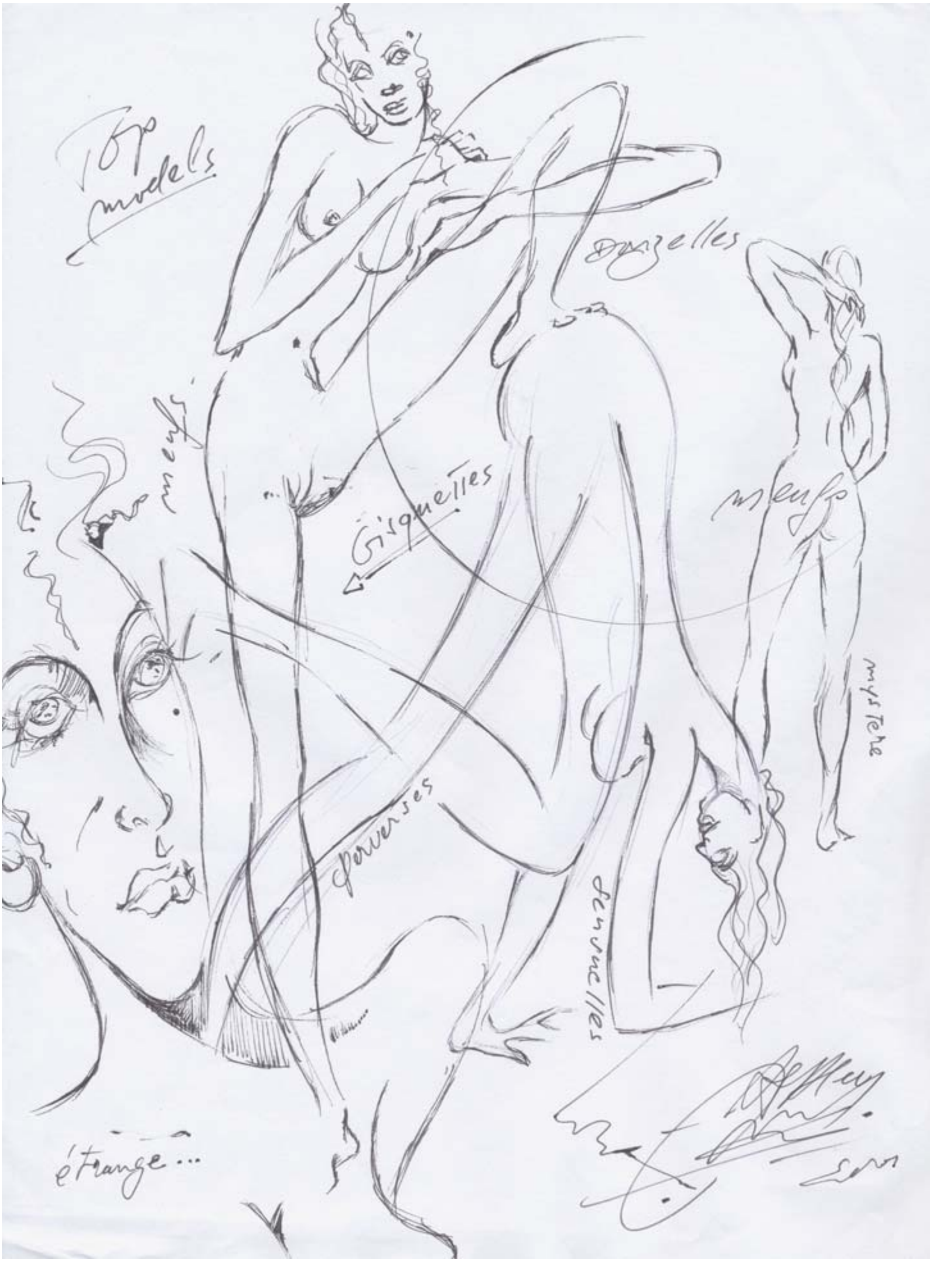
il y a des squaws qui passent,
décalées, moi je n'aime que ça, le décalage ;
la marge…

la jacence, la sous-jacence,
la jouissance sous la chose sous-jacente,
non dite, subtile.

une goutte d'eau a blessé la porte,
issue d'une manuelle secousse sûrement,
elle déchire sur un millimètre l'engouffrement des étoiles,
des planètes, des galaxies ;
et la peinture blanche devient distance.

les herbes vertes ignorent pourquoi
elles sont sans arrêt vertes
une très belle voix s'élève

solitaire…


Top models
Donzelles
meufs
Gisquettes
meufs
mystère
perverses
sensuelles
étrange...

>INSTANTS TANNES

Ashley Létan

Oui j'ai tanné l'instant, écoute !
Le son, le ka, sans doute
Ce sont les peaux tendues
Ces peaux tannées entends-tu ?

— Le ka, le son à fleur de peau
Le son du ka, tam-tam des Iles,
Désire t'envoûter, il affleure, tape haut
Ile à ka, reste doucement, plait-il ?

— Oui j'ai tanné l'instant, égoutte !
Il pleut, le vieil art tape à part
La tôle qui l'abrite ruisselle de gouttes
Rythmées, car le soliste, toujours sec, haché
Sévère, le rythme, l'eau mouille, tiède
Dlo ka tombé, dlo ka coulé, lisse !

Des senteurs d'humus à l'humour humide
Imprègnent les peaux qui s'attendrissent
Des centaures naissent de ces notes
Gravent et grondent sous les doigts de leurs hôtes
Instant magique où les sons roulent ;

Et l'eau des sillons rigole, saoule
La foule coule, très cool, dense
Malgré le ciel sombre qui danse
Coin d'univers, uni, vert, boisé
Mais il n'y a plus d'oiseaux, blessé



>SANS TOIT

Aurélie Païta

Enlacés. Jouissance, apesanteur envahissent corps et âmes… L'extase s'allège et tu m'attises sans cesse, p'tite coquine ! Je succombe à raviver la flamme avec envie, allongés à l'ombre du saule, à l'abri des pies indiscrètes.

Lâcheuse ! C'est à cet instant que tu t'évapores ? Abandonné au jardin des délices, pantois, consumant seul le dernier souffle de plénitude. Partir en fumée, c'est ton p'tit caractère ! Désarroi. Désarmé. Le chœur d'imperceptibles rossignols entame un requiem apaisant, refuge d'un cauchemar imminent.

« Une météorite ? Oui ?

— Monsieur, le parc ferme, il faut songer ailleurs… »

Yeux bouffis, coup de soleil sur l'angle frontal gauche… Astre mesquin happant l'ombre saulaire tournoyante.

Mon vélo ! Bien sûr, les clés ancrées à l'antivol, pas étonnant qu'il se soit accordé une petite balade... Sa routine : mes jambes rouillées.

Si tu étais là… Main dans la main, nous aurions rejoint l'appart', traversant le flot incessant des clameurs motorisées, point asphyxiés par leurs sueurs gazoutées. Feu vert, petit bonhomme rouge frigide, immobile. Encore un stigmate.

Refusez d'être leur pantin et traversez ! Évitant les passages cloutés qui m'emprisonnent, j'accélère, poursuivi par le néant, persécuté dans mon néant. Plus que deux rues et je respirerai dans mon antre, n°78 rue de la Résistance, 2ème étage.

78. Soulagement. Encore quelques marches et tu seras là, posée sur le hamac… Ton parfum me comble déjà. Deux étages à gravir, ascension enivrante…

Mes clés… Je le pressentais… cet homme à barbe rousse, croisé sur le chemin, entretenait un dessein machiavélique. Énième coup de poing dans la vitre fissurée de l'entrée de l'immeuble, prête à voler en éclat au prochain excès de démence.

Barberousse, passants, agents d'entretien – entretien de quoi d'ailleurs ? Encore un ripou corrompu par ces technocrates lobotomiseurs de cerveaux. Demain je sauterai la case départ, je dynamiterai leur plan de jeu. Marionnettistes !

Mes clés… Répondras-tu à l'interphone si d'aventure j'effleure la sonnette, heurtant la quiétude du deux-pièces ? Vaine tentative, essai non transformé. Las, recroquevillé en position fœtale sur le paillasson, j'attends la délivrance… subreptice regard autour de mon îlot irritant… deux Méphisto filent en ma direction. Barberousse. Pris au piège.

« Enfin je te rattrape ! Tu n'aurais point égaré quelque trousseau ? Le voici, tombé de ta poche. »

J'entame la montée. L'excitation m'ensable dans la tourmente de l'escalier en colimaçon.

Enfin je te retrouve. Préliminaires de plus en plus précipités, et déjà embrasés ! Dernières secondes de conscience… j'atteins le cosmos…

21h : premier rendez-vous. Cinquante euros, l'échange est honnête.

22h… 23h… roulement de visiteurs charmés.

Allez hop ! Au lit ! Insuffle-moi un air d'où s'évaderont mes songes… Ta présence me subjugue dans un sommeil invincible. Au réveil, tu me délivres des serres de Morphée. Routine passionnelle, irréelle, infinie… Suis-moi sur mon lit de mort !

Minuit : visite impromptue. Deux hommes : blouse blanche, uniforme bleu… Pas très original pour une soirée déguisée. Passons ! Pour une fois que j'y suis convié… Ma parure à rayures semble les satisfaire. Pyjama inégalable dans ce genre de circonstances…

Ils te saisissent et entament un rituel…

Rai de lumière… battements de cils, paupières lourdes, embuées par ta fugue. Isolé, l'air de l'antre reflète le billot. Trébuchements vers la fenêtre… Fixité des regards.

La vitre elle aussi se laisse enserrer par la porte, close. Mes clés… évaporées. Décidément… Hublot incassable, je cogne vainement et suffoque. Mon moment est arrivé, à moi de m'étendre sous le linceul.

La dame blanche s'avance… son sourire doucereux sort des mots impensables. Le traitement semble commencer, à lui nul exutoire.

Monde à part. Cerveau ébouriffé, je déchiffre les premiers indices de cet univers nouveau : au pied du lit gît un hiéroglyphe : « CHU »… Comité d'Hurluberlus Ubiquistes ? À ses côtés s'étend « Service psychiatrie, addictologie, troubles du comportement ». Suis-je devenu analphabète ? Pesante fureur qui m'étreint et me gifle contre les barreaux de l'étroite et unique fenêtre : doux euphémisme.

Entre délires et cachetons s'ouvre enfin la porte, celle d'une fourgonnette.

Passage d'un cachot à un autre, transition de l'hôpital à la taule. « Cellule B25 ». Tu parles d'une cellule ! Comment pareille cellule parvient-elle à faire survivre le moindre organisme ? Suis-je mort ? Une certitude : peut-être.

Seuls le regard perfide du geôlier à travers l'œil grillagé et sa démarche résonnante rythment mon cœur de mort-vivant. Bourreau intérieur, pourquoi me condamnes-tu à la peine de vie ? Quelles saveurs respirent la réalité d'aujourd'hui ? Quelles puanteurs me désagrégeront lors de ma sortie ? « Remise de peine »… drôle de terme.

Le fil de ma vie ? Noué autour du cou, suspendu au premier luminaire venu. Chancelant sous mon poids, dans son éclat scintillera le terne vacillement de mon vide.

« Hé, Schizo ! Va falloir céder la place ! Viens don' vite récupérer tes lacets et tes bricoles. Et sache que la maison te réserve le gîte et le couvert si tu décides de reprendre les affaires… Bannis le cannabis de ta vie ou la came te reconduira au bagne. »

Glacé par le grincement de la porte de sortie, face à la liberté je m'immobilise : ciel bleu, parsemé de quelques chenilles cotonneuses que le mistral enverra papillonner vers des cieux plus cléments. Rue à sens unique. Une 4L l'emprunte et se perd dans le brouillard urbain…

« Bienvenue ! »

« Bienvenue ! » : c'est le mot exclusif répertorié par le paillasson piétiné par les voisins d'en face.

« Hé ! »

Furtif « Hé ! » porté par le vent d'est… je n'avais jusque là osé tenter un œil vers cet horizon… Ariane ? Énième mirage, énième effet secondaire du shit ?

L'espace d'une lame de fond, les souvenirs se déversant sur nos joues fusionnent en un torrent.

Jaillit de l'échancrure de mon âme un brassage d'infinies émotions, oubliées avant ce raz-de-marée.

Figé, j'effleure d'un regard flou deux petites mains tremblantes lacérant ses cuisses.
Ses cuisses…
D'un élan délicat, la main d'Ariane fuit dans son dos.
Son dos…
M'aurait-elle apporté un présent ?
Ses lèvres dessinent sa p'tite moue.
Ses lèvres…

Sa bouche murmure un prélude aux notes voluptueuses… et ce calme envoûtant entonne l'air

« Mon p'tit bout d'chou, va dire bonjour à Papa. »


P. 41,35

>LA DEMEURE AU BORD DU LAC

Etienne Desfretier

Je passais mes vacances dans un hôtel au bord d'un lac. Je me promenais dans les couloirs lorsque je vis par une fenêtre cette fille que j'avais connue et peut-être vaguement aimée autrefois. Elle rentrait de son travail et m'invita dans sa chambre. Dans l'appartement, elle laissait libre cours à une colère dirigée contre la fille avec qui elle partageait les lieux. Je buvais une tasse de café en faisant semblant de l'écouter. En réalité j'essayais de me rappeler l'époque où j'avais connu cette fille. Ainsi j'accrochais au passage un instant fugace du passé. C'était la dernière fois que je l'avais vue. Nous étions alors fâchés. Je savais qu'il y avait quelque chose à réparer, mais elle-même semblait ne plus s'en rappeler.

L'autre personne arriva. Mon amie sembla se radoucir alors. Elles parlèrent ensemble un instant de la difficulté de la vie. Elles semblaient partager beaucoup plus d'affinités que ce que mon amie en avait dit. Elles ne faisaient pas beaucoup attention à moi. J'avais toujours dans la tête le visage de cette fille que j'avais croisée le lendemain de notre brouille. Elle semblait calme mais ça n'avait été qu'une apparence pour mon regard car je la connaissais bien. J'avais décelé dans ses yeux mi-clos l'éclat foudroyant d'une fureur déchaînée. Ainsi la dernière fois que j'avais vu ce visage, il était à la fois pourpre et blême. Le souvenir de son caractère me revient également. Elle pouvait s'énerver en quelques secondes et recouvrer son calme aussi subitement. Un être passionnel, abrasif.

C'était même ce qui m'avait plu chez elle.
Elles disparurent un instant. Je regardais mieux la pièce. Les murs étaient de couleur jade clair et le plafond en poutres noires. Il y avait des tapis par terre. En dehors du lit sur lequel j'étais assis, une chaise et un bureau avec une lampe, nul mobilier. Et je regardais plus attentivement les murs.
Quelques dessins sur les murs : des natures mortes.

La lumière bien suffisante était sobre. Je vis à l'extérieur un temps maussade dont le soleil était absent.

Les filles revinrent, elles s'étaient mises en maillot. Elles me pressèrent de venir les rejoindre dehors. Je leur laissais de l'avance. Je contemplais l'escalier, du dernier étage où je me trouvais.

Une brume épaisse le masquait à partir du plafond. En fait mon imagination me susurrait d'atroces pensées. Je savais qu'il y avait au delà du brouillard une sorte de monde disparu qui avait été une partie de moi, mais je n'en avais plus conscience, ou bien c'était dans une vie antérieure. J'hésitais à emprunter cet escalier, car il me ramènerait dans un passé très reculé. Or j'étais déjà dans le passé. Je décidais finalement de redescendre pour aller me baigner.

En bas, je longeais la cuisine. La porte sur le lac était ouverte, j'entendais beaucoup de voix d'enfants qui barbotaient gaiement. Au moment où je passais la tête, je me fis copieusement éclabousser par les gamins. Il y en avait sept qui chahutaient avec mes deux amies. Je plongeais à mon tour. L'eau était tiède bien que le temps fût gris.

Depuis combien de temps ce garçon nous observait-il depuis sa fenêtre de l'hôtel ? Mais qui était-ce ? C'était un adolescent, apparemment plus âgé que nous tous.
— *C'est un Allemand*, me lança un garçon. *Mais impossible de tirer un mot de lui.*

Il ne va pas avec nous, car il préfère rester dans son coin. De toute façon personne ne parle boche ici.
— *Pourquoi dis-tu « boche » ?*
— *Tu sais bien qu'ils ont failli nous battre la dernière fois*, me répondit le garçon en m'adressant un clin d'oeil.
Je n'aimais pas ces manières.
J'avais su parler allemand autrefois. Quelques bribes de phrases me revinrent en mémoire. *Ich heisse Wilhelm. Wie geht's ? Die kleine Strasse in die grosse Stadt.* Je ne devais pas être très à l'aise d'élocution mais j'avais envie de parler quand même à ce garçon. Pourtant au moment de sortir de l'eau, je me souvins que j'avais été au front pendant deux années, mais je ne me souvenais pas. Tout ce que je savais c'est que ça avait été terrible, oui, terrible, aussi décidais-je d'en ravaler en moi-même le souvenir. A ce moment, le garçon allemand passa et je l'interpellai :
— *Halo ! Ich heisse Stephan und ich môchte dir sprechen.* (**Salut, je m'appelle Stéphane et je voudrais te parler.**)
— *Warum nicht. Komm bei mir.* (**Pourquoi pas, viens chez moi.**)

Je sortis du lac et me rhabillais. Mes compagnons de jeu avaient l'air intéressés. Ils devaient avoir aussi envie de faire connaissance avec le garçon étranger.

Il habitait une chambre très grande, avec un lit monumental et dans le fond un bureau. Une valise ouverte par terre laissait déborder un flot de vêtements en désordre. Lui avait un bon visage et il tenait à la main un livre qui ne comportait aucun signe et dont il tournait nerveusement les pages entièrement vierges.
— *Das ist meine Reisenotizbuch.* (**C'est mon carnet de voyage**).
— *Wie heisst du ?* (**Comment t'appelles-tu ?**)

Mais il ne me répondit pas. *Wann bist du hier gefahren ?* (**Quand es-tu arrivé ici?**)
— *Ich bin erst beim Switzerland, Belgium und Niederlands gepasst. Ich habe drei Monate im Frankreich gelebt.* (**J'ai d'abord visité la Suisse puis la Belgique et les Pays-Bas. J'ai vécu trois mois en France**).
— *Sind wir shon getroffen ?* (**Nous sommes-nous déjà rencontrés ?**)
— *Ich glaube nicht... Lebst du wirklich im Traümeland ?* (**Je ne crois pas... Vis-tu vraiment au Pays des Rêves ?**)
— *Vielleicht.* (**Ça se pourrait**)
— *So sind wir vielleicht gesehen. Ich verfasse zu einem Buch wer bringt zu Sprache die Speigel auf der Erde zerstreute. Weisst du, dass ein solches Buch in fünfzehn Jahren gebrannt wird ?* (**Alors nous nous sommes déjà rencontrés. Je rédige un livre qui évoque le langage des miroirs qui ont été dispersés sur Terre. Sais-tu qu'un tel livre sera brûlé dans quinze ans ?)**
— *Kannst du in Zukunft immer sehen ? Ich davon bin nicht fähig.* (**Tu peux voir dans l'avenir ? Je n'en suis pas capable.**)
Pourtant je sais que ce garçon a un lien avec moi. Je sais qu'il est né quelque part vers Hambourg à la même époque que moi. Et que nous nous sommes vus une fois il n'y a pas si longtemps.
Il me demande si j'ai eu des animaux de compagnie. Je me souviens alors d'un petit chat que j'avais adopté. C'était une chatte âgée de quelques mois. Je l'aimais beaucoup.
— *Ich war glücklich mit dieser kleinen Katze.* (**J'étais heureux d'avoir ce petit chat avec moi**).
Et lui me répond que quand il était jeune, les gens lui promettaient un avenir idéal, mais que la vie s'est chargée de lui démontrer le contraire.

— *Und jetzt ?* (**Et maintenant ?**)
— *Du bist zum selben Punkt, denn du davon weisst soviel wie mich.* (**Tu en es au même point, alors tu en sais autant que moi.)**

Soudain le voila qui parle en français.

— *J'ai croisé beaucoup de miroirs sur Terre, mais la plupart étaient mal orientés ou bien ils avaient été mis en morceaux par d'autres que moi.*
— *Où veux-tu en venir ? J'ignore de quoi tu parles.*
— *Eh bien tu n'as qu'à écouter les gamins qui se baignent...*

J'entends par saccades les remous bruyants de l'eau.

— *Nous ne nous connaissons pas encore, car ni toi ni moi n'avons dépassé l'époque où nous vivons.*
Mais en même temps je sais qui tu es car j'ai vu une photo de toi sur un journal chez ma tante.
— *J'ai l'impression de te connaître aussi. Mais c'est bizarre tu ne trouves pas ? Je devrais avoir 28 ans et pourtant j'habite encore ce corps d'adolescent. C'est peut-être un rêve ?*
— *Ça m'étonnerait car je suis réveillé depuis plus longtemps que toi. Tu as une goutte de sang sur la bouche. Est-ce que tu saignes du nez ?*

Je constate que c'est le cas. Je m'essuie le visage avec le mouchoir qu'il me tend.

— *Toi tu t'appelles Stéphane mais moi je ne me rappelle plus de mon nom. Question de contexte.*
— *En tout cas je ne suis pas mécontent de te rencontrer. Les enfants d'ici ne sont pas aussi matures que toi.*
— *Je ne suis plus un enfant, toi non plus d'ailleurs. Est-ce que tu te rappelles, certaines nuits, de l'obscurité angoissante qui s'emplissait tout d'un coup de lumières aussi intenses que brèves ? Moi je me rappelle surtout des moments de silence. Mais toi tu as toujours été anxieux, n'est-ce pas ?*
— *C'est pour ça que j'ai toujours hésité à tuer quelqu'un, même armé.*

— Moi j'ai déjà tué. Au moins une vingtaine d'hommes. Tu me crois ?
— Moi je n'en ai tué qu'un. Mais ça ne m'a pas autant traumatisé, finalement.
— Parfois ça parait à peine plus grave que d'écraser un moustique avec le doigt.
— Pourquoi parlons-nous de ça ?
J'éprouve la même sensation que tout à l'heure, devant l'escalier. Curieuse vision de brume sur des événements et des choses déjà vécus mais oubliés.
— Peu importe. Tu connais qui ici ?
— Les deux filles. Il y en a une que j'ai connue autrefois. Tu veux que je te présente l'autre ?
— Plus tard.
— Tu repars quand ?
— Je ne repartirai pas. Et toi ?
— A la fin de l'été.
— On dit ça et puis on s'attache. Tu n'as quand même rien remarqué depuis que tu es ici ?
— Quoi donc ?
— Komm mit mir. (**Accompagne-moi**)
Il m'entraîne à la fenêtre par laquelle on peut voir les enfants dans l'eau.
— Ce sont tous des enfants gravement malades. Un mal incurable pour la plupart.
— Te l'ont-ils dit ?
— Nous ne nous sommes jamais parlé, mais je les ai observés. Certains ont des traces de coutures sur le corps ou au visage. D'autres ont des plaies béantes. Tu les verras quand ils sortiront de l'eau. Quand aux deux filles, je crois que c'est au coeur qu'elles ont été mortellement touchées.
— Je ne comprends pas.

— Tu n'as pas envie de voir si toi aussi tu es blessé quelque part ?
En effet, c'est l'hypothèse qui m'est venue immédiatement à l'esprit. Je me remets en maillot de bain. Je m'inspecte, mais je ne trouve rien. Mon ami me fait tourner sur moi-même.
— Rien dans le dos, rien sur la tête.
— J'ai quand même un doute.
J'enlève ma montre car elle me gratte affreusement. Sur le poignet, je vois plusieurs traces d'entailles. Je n'ai qu'une pensée dans la tête.
— As-tu essayé de mettre fin à ta vie ?
Je reste là, interdit, remuant un sombre pressentiment. Mais plus je l'éloigne et plus il se rapproche.
— Tu devais avoir pas mal de remords.
— Comment le sais-tu ?
— Je ne fais que supposer. On ne se suicide pas pour ne pas se punir. Il y a forcément des choses que tu as ressassées en te mettant dans la peau du coupable.
— Je ne me souviens de rien. Il y a peut-être un lien avec tous ces enfants, mais pourquoi je ne m'en rappelle pas ?
— Parfois pour résoudre un problème, il suffit d'en sortir.
Je reste un instant silencieux. J'ai déjà entendu ça quelque part. Il s'assied à son bureau et commence a écrire sur son cahier. Je repense à ce qu'il m'a dit plus tôt et je lui demande :
— Pourquoi as tu fait allusion à des nuits que j'aurais vécues ?
— Parce que je crois que tu les as vécues comme moi.
Cela expliquerait sans doute pourquoi nous sommes ici tous les deux. Au fait, c'est vraiment sympa d'avoir rajeuni, tu trouves pas ? C'est une belle illusion.
— Si on sortait d'ici ?
J'étouffe un peu dans cette chambre. Nous retournons au bord du lac. Il n'y a plus aucun baigneur.

Nous nous contentons de tremper les jambes dans l'eau sans parler. Je sais que je connais ce garçon. Je ne vois pas ce dont je souffre quant à moi. Je prie pour qu'on atteigne vite le soir afin que je dorme car cette situation m'épuise émotionnellement.

Je ferme les yeux et j'attends. Puis apparemment je me suis endormi car lorsque je rouvre les yeux, la lumière du jour a sensiblement décliné. L'étrange garçon est parti. Je retourne à sa chambre qui est vide. Mon œil est attiré par des photos sur le mur. Certaines représentent un enfant, toujours le même. Il y a aussi une décoration militaire épinglée sur la cloison, qui porte une inscription :

Courage face à l'ennemi

Je sors de la chambre et je décide de faire le tour du lac pour profiter encore du jour.

Je longe les berges. Il y a beaucoup de branches mortes par terre. Je dépasse plusieurs bancs déserts. Le silence n'est même pas troublé par les bruissements d'arbres. J'aperçois au loin une silhouette solitaire. Elle disparaît peu après. Je crois voir de loin en loin d'autres ombres qui se fondent aussi vite. On dirait des fantômes. Il me semble qu'on parle autour de moi, mais ce sont des murmures imperceptibles. L'hôtel réapparaît devant moi. Les lumières sont éteintes à l'exception du dernier étage. Je presse le pas et je rentre dans l'hôtel. Il me dit vaguement quelque chose à présent. Je suis certain d'y avoir déjà passé quelques instants de ma vie mais les années se dérobent à mon introspection.

J'arrive au dernier étage, l'escalier a disparu, mais il y a le garçon de tout à l'heure.

— *Apparemment tu as manqué de courage tout à l'heure. Il n'apparaît pas tout le temps.*

Je comprends qu'il parle de l'escalier.

— *J'ai eu peur de me trouver pris dans une nouvelle de Buzzati. Tu sais bien : le cauchemar où les marches deviennent de plus en plus hautes à chaque pas.*
— *Sauf que là il monte,* me répond-il. *Moi je n'ai pas peur des escaliers, j'ai bien plus peur des miroirs. Tu sais pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas tricher avec eux. Il est plus facile de croire qu'une fois qu'on a pris l'escalier on peut rejeter le passé loin de soi.*
Le garçon me désigne un miroir accroché au mur du couloir. Je me regarde dedans. Ce n'est pas du tout la même image de moi. Je suis plus vieux, je suis horriblement blême et mes cheveux sont en bataille.
Sans crier gare, le garçon se plante derrière moi. Dans la glace, c'est bien lui, mais différent.
— *C'est ce que tu ne voulais pas voir.*
Il a un trou énorme dans le front.
— *Et qui m'aurait fait ça ? Toi. Dans plusieurs années.*
Je suis pris d'une sorte de nausée mais je parviens à ne pas détourner le regard. En effet je me souviens.
La guerre.
— *Maintenant tu peux prendre l'escalier mais sans doute préféreras-tu rester ici avec moi car nous avons beaucoup de choses en commun.*

Je restais interdit.

>PETIT HOMME



Ramazan Öztürk et Ilker Çalişkan

>> Théâtre

Monter une pièce avec une troupe de vingt-six comédiens débutants ?
C'est le défi que s'est lancé Ramazan Öztürk pour le Festival de Printemps du Théâtre universitaire 2006, en présentant cette année une création dont il nous confie aujourd'hui le texte et Roxanne Gauthier les photos du spectacle.
Petit Homme est une pièce qui a été spécialement écrite par Ramazan et Ilker Çalişkan pour un nombre important de comédiens, mais au-delà de la scène, il s'agit là d'un conte moderne et percutant, une tragédie explosive dont on ne sort pas indemne…
Pari tenu donc, et rendez-vous au T.U. l'année prochaine !

Photos : ©Roxanne Gauthier

CHEF DE STATION 1

agitant sa clochette



Embarquement ! Embarquement !
Notre bus vous ouvre ses portes, prenez place mesdames, messieurs !
Nous desservirons… l'arrêt Pablo Picasso
L'arrêt des Lilas
L'arrêt Jéricho
L'arrêt Jacques Anquetil
Et terminus à l'arrêt des Champs perdus !
Embarquement ! Embarquement !

ACTE I

LE CONTEUR

Il est né avec le jour un matin de novembre. Ses parents étaient fous de joie, ils l'attendaient depuis neuf longs mois, depuis toujours en fait. Désormais, ils étaient trois.

Dès les premiers jours de sa vie, sa mère l'avait habitué à se réveiller très tôt. Elle le prenait dans ses bras et ils attendaient ensemble jusqu'à ce que le soleil se lève. C'était devenu leur rituel d'accueillir le jour à son lever. Petit Homme pensait même que c'était sa maman qui réveillait le soleil.

Jusqu'à l'adolescence, Petit Homme a vécu heureux… Puis un matin de novembre, sa mère s'est éteinte. Un mal inconnu s'était emparé de son corps. Elle en est morte.

LA MAMAN DE PETIT HOMME

Il est l'heure d'après, mon Petit Homme
Sans injustice au soleil le jour nouveau renaît
Tu sais,
C'est étrange,
C'est un sentiment étrange que de mourir
Jamais je n'ai été si apaisée
Je suis sereine
Heureuse même

C'est un sentiment étrange que de mourir
Petit Homme, je sais que tu m'entends
Ne me pleure pas, mon fils
Tu as toujours cru en la vie et en la mort
Cette fois, c'est la mort qui était de corvée
Elle n'a pas été rustre
Ni sombre
C'était très doux



Elle m'a couverte de sa chevelure blonde
Elle dégageait des parfums qui n'existent pas
Ceux que l'on n'imagine même pas
Mon Petit Homme, ne me pleure pas
La mort a été douce avec moi

Si tu te sens trop seul
Si tu as besoin de poser ta tête contre moi
Attends-moi à l'aube, mon fils,
Et un rayon de moi se posera sur toi
Prends soin de toi, mon Petit Homme

LE CONTEUR

Petit Homme a pleuré. Malgré son jeune âge, il croyait en la vie et en la mort. Son père aussi a pleuré. Puis son père ne s'est plus arrêté de pleurer. Pour lui, il y avait sa femme d'un côté, et le monde de l'autre. Elle était morte, son désespoir était plus grand que le monde. Alors il a bu. Il n'avait plus la force de travailler.

Petit Homme était triste de le voir comme ça, mais il ne s'est pas arrêté de vivre pour autant, il ne s'est pas arrêté de rire pour autant. Petit Homme croyait en la vie. Alors il vivait.

CHEF DE STATION 1

Arrêt ! Arrêt !
Arrêt Pablo Picasso !
Né à Ruiz Malaga en Espagne, son œuvre :
Etonnantes métamorphoses graphiques,
tentations surréalistes et abstraites…

Arrêt Pablo Picasso !
Attention au freinage !

CHEF DE STATION 2

Départ ! Départ !
Attention au départ !

Accrochez-vous mesdames, messieurs,
On redécolle sans attendre !
Tant pis pour les retardataires
Tant pis pour ceux qui voulaient descendre,
Ça sera pour le prochain arrêt !
Prochain arrêt : arrêt des Lilas,
Attention départ !!



ACTE II

LE CONTEUR

Petit Homme a essayé de raisonner son père, mais depuis longtemps l'homme n'avait plus de raison. Chaque verre l'éloignait un peu plus de tout. En quelques mois, cette montagne s'est écroulée... Au bout de quelques temps, plus de revenus, ils ont été expulsés du pavillon.

Sans autre famille, Petit Homme a été placé, on l'a séparé de son père.

PETIT HOMME

Occupez-vous de lui, il est malade ! Prenez soin de mon père, il est triste à en mourir !

LE CONTEUR

Son père s'est retrouvé à la rue.

Le premier jour de séparation, son père a bu, il a eu froid, il s'est endormi dans le hall d'un immeuble.

Le deuxième jour de séparation, son père a bu, il a pleuré, il a eu froid, il s'est endormi.

Le troisième jour de séparation, son père a bu, il a beaucoup bu ce soir-là, il a eu honte, il a eu froid, il s'est endormi.

Le quatrième jour de séparation, son père n'avait plus de quoi boire, alors il a pleuré, il a eu très froid, il est mort.

Un homme est mort de froid !
Un homme est mort de froid, là !

Ils ont retrouvé le père de Petit Homme au petit matin, allongé sans vie dans un abribus à l'arrêt Jéricho.

A Petit Homme, on a dit que son père était mort de tristesse. Il n'a pas beaucoup pleuré car il croyait en l'amour. Son père est mort d'avoir trop aimé sa mère, la séparation l'a rendu triste à en mourir. Petit Homme a peu pleuré. Il croyait en l'amour, en la vie et en la mort.

LE PAPA DE PETIT HOMME

C'est un sentiment étrange que de mourir, mon fils
C'est étrange
Je n'ai pas lutté
Elle m'a emporté pendant mon sommeil
Elle a fait attention à ne pas faire de bruit, à ne pas me réveiller
Elle m'a pris dans ses bras
C'était chaleureux, mon fils,
C'est un sentiment étrange que de mourir, Petit Homme,
C'est étrange
Mais mon âme est remplie de joie, désormais
Ne m'en veux pas, mon fils,
Je ne vivais déjà plus
Je m'étais harponné à ton regard et à quelques souvenirs
pour ne pas tout précipiter
Elle est là
La voilà
Prends soin de toi, mon petit.

LE CONTEUR

Puis, des années plus tard, une bouche imprudente lui a appris la vérité. Son père était mort de froid, pas de tristesse...
Le premier jour, il s'est tu
Le deuxième jour, il s'est tu puis il a pleuré.
Le troisième jour, il s'est tu, il a pleuré, il ne croirait plus jamais en rien.
Le quatrième jour, il est sorti...

Petit Homme a posé un regard sur nos vies, il voulait nous crier...

PETIT HOMME

Humains ! Mon père est mort de froid ! Vous le croyez ?!
Mon père est mort de froid !
Mort de froid sous vos yeux et vous n'avez rien fait !



LA CHÉRIE DE PETIT HOMME

Il me plaisait beaucoup déjà
J'avais croisé son regard quelques fois
Puis j'ai décidé de le recroiser le plus souvent possible
Le voilà
Me voilà
Et hop, il est déjà passé…

Pendant une seconde, il posait le regard sur moi
Et cette seconde infinie qui vient juste d'exister
Je m'y étais installée
J'en avais fait mon nid

Il a fini par me remarquer
Puis par me regarder

Finalement, il m'a prise dans ses bras
Désormais, m'a-t-il dit,
Tu fais partie de la couleur de mes yeux

Depuis ce temps, chaque matin, il me réveillait avant le soleil
Il voulait me l'offrir chaque jour
On s'installait devant la fenêtre, face aux étoiles,
Et comme une récompense,
Un rayon venu d'on ne sait où déchirait la nuit
Le soleil lui offrait toute sa beauté
Elle le remerciait de sa gratitude et de sa présence
Elle était toute à lui
Elle l'aimait, je crois…

A cette heure de la vie, il devenait le plus beau des hommes
Puis d'un jour à l'autre, il s'est tu
Plus un mot
Pas une explication

Oh, dis-moi !
Dis-moi, je t'en supplie, que t'arrive-t-il ?
Laisse-moi embrasser ton regard
J'ai l'impression que tes yeux me regardent en ennemie
Que t'arrive-t-il mon amour ?...

Il m'a laissée dans un coin de la nuit
Il est parti.



CHEF DE STATION 1

Arrêt ! Arrêt !
Arrêt des Lilas !

Lila :
Petit arbuste originaire du Moyen Orient, mauve rosé, grappe de fleurs aux senteurs du désert.

Arrêt des Lilas !
Attention au freinage !!

CHEF DE STATION 2

Départ ! Départ !
Attention au départ !

Accrochez-vous mesdames, messieurs,
On redécolle sans attendre !
Tant pis pour les retardataires
Tant pis pour ceux qui voulaient descendre,
Ça sera pour le prochain arrêt !
Prochain arrêt : arrêt Jéricho,
Attention départ !!

ACTE III

LE CONTEUR

Puis Petit Homme a perdu la raison. Délire de justice. Désormais, Petit Homme n'aimait plus trop les gens, détestait l'humanité. Il voulait mourir et emporter avec lui les assassins de son père.

Pour que les consciences se réveillent et pour que son père n'ait plus froid, il les auraient suppliés... Mais il est trop tard, Petit Homme avait perdu la raison.
Homme ! Homme ! Le chemin de Petit Homme traverse vos vies ! Dans ce bus !

Dans ce bus, pendant trois arrêts, Petit Homme voyagera avec des inconnus. Des innocents qui ne savent pas qu'ils sont au rendez-vous fixé par un homme qui a perdu la raison.

Et au troisième arrêt... A l'arrêt Jéricho, là où son père a succombé au froid il y a dix ans... Le bleu du ciel se couvrira de vos chairs grises...

LES VOYAGEURS

EPARGNE-NOUS !
EPARGNE-NOUS, PETIT HOMME,
NOUS SOMMES INNOCENTS !
NOUS SOMMES INNOCENTS !

PETIT HOMME

Ne criez pas, ne criez pas !
Ne dites rien…
Ecoutez-les gémir, vous entendez ?
Vous les entendez, ceux-là ?
Souriez, enfants de chiens,
C'est vous qui m'avez traîné ici
Ce n'est pas moi qui vous tiens !
Moi,
Ma seule responsabilité est d'assumer ma peine
C'est le chagrin qui coule dans mes veines
Vous l'avez vu, vous,
Vous avez vu mon père,
Vous qui passiez chaque jour devant cet arrêt.
Certains d'entre vous sont descendus, même,
Vos pieds ont côtoyé sa tête tant de fois
Et vous êtes passés comme une brise…

LE CONTEUR

Et Petit Homme se dit que lui aussi, il va entrer dans la vie de ces gens. Lui aussi, il va leur imposer son châtiment, sa rancune. Et il a mal…

PETIT HOMME

Trente secondes
Trente secondes, mes dernières,
Et l'on se balance d'avant en arrière

Passent les poteaux les uns après les autres
Portent le fardeau des câbles qui montent
Des câbles qui descendent…
Et d'une seconde à l'autre, nous serons loin de tout cela
Et le bus avance…
Et je me rends compte que je n'ai dit au revoir à personne
Au revoir
Ne me comprenez pas !
Ne me jugez pas !
Au revoir
Adieu
On ne se connaît même pas…

LE CONTEUR

Et Petit Homme a le cœur qui gonfle, ses jambes le lâchent, et il pleurerait bien dans les bras de cette femme…

LA MAMAN DE PETIT HOMME

Maman est là, fils,
Très loin de toi, cette fois,
Ne pleure pas, Petit Homme,
Je sais, je sais
Tous les enfants qu'ils ont consolés se sont tus maintenant
Il ne reste plus que toi,
Toi qui es inconsolable et qui cries.
Maman est là, fils,
Ferme les yeux que je te voie

Ferme les yeux que s'ouvre le ciel
Dans tes deux paumes.
Ne pleure pas, Petit Homme,
Il fait si bon, si chaud tu sais…
Et puis s'il fallait soudain
Se mettre à aimer la vie à la hâte
S'il suffisait de rallumer un à un tous les réverbères
Pour que tu puisses voir tes pas…
Toi qui marches depuis longtemps déjà
Je n'ai plus rien à te dire
Que les larmes de mes joues ne te trompent pas
Je n'ai plus rien à te dire.

PETIT HOMME

Non maman, non maman !
Ce n'est pas moi, je ne pourrais pas,
Je suis trop humain !
Seul un fou peut faire ça !
Non maman, ce n'est pas moi,
C'est quelqu'un d'autre, c'est un monstre,
C'est un fou !

LES VOYAGEURS

TU ES UN MONSTRE, PETIT HOMME
TU ES UN MONSTRE, PETIT HOMME
C'EST TOI LE FOU
C'EST TOI LE FOU

PETIT HOMME

Je vais m'abattre sur vous comme un sort !
Je vais m'abattre sur vous comme un sort !
Imaginez, imaginez un instant
Mes vingt et un ans
Couvert d'explosif
Vous ne tenez plus qu'à un fil
Je ne vous laisse aucune chance !
Je suis votre mort
J'ai le visage inattendu de la jeunesse, si peu de saisons
Seulement quelques printemps
Je suis votre mort
Vous m'avez façonné à votre image
Vous m'avez laissé mourir à vos pieds !



LE CONTEUR

L'arrêt Jéricho est à portée de vue. Ses jambes le lâchent à nouveau. Ses mains tremblent… il a le fil au bout des doigts… il est trop tard désormais…

PETIT HOMME

Je vous emmène avec moi !
Je vous emmène avec moi !

LES VOYAGEURS

MAUDIT SOIS-TU, PETIT HOMME !
MAUDIT SOIS-TU, PETIT HOMME !
MAUDIT SOIT LE JOUR OU TU AS VU LE JOUR !
MAUDIT SOIT LE JOUR OU TU AS VU LE JOUR !

PETIT HOMME

Enfants de putains, c'est moi qui vous maudis !
Tous autant que vous êtes !
En mille morceaux
Lambeau par lambeau
Goutte par goutte
Rouge de sang
Mon corps en feu d'artifice,
J'implose dans vos corps
J'implose au plus profond de votre chair
J'implose dans vos visages qui ne m'attendent pas

BOOOOOOM BOOOOM


LES
TROMPETTES
DE LA MORT

Achevé d'imprimer en septembre 2006
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy

Dépôt légal : septembre 2006

Imprimé en France

Némésis « nouvelle formule », certes mais ne vous y trompez pas, la revue reste gratuite !
Après cinq ans de rude existence, l'Université de Bourgogne a décidé de donner enfin à l'association les moyens de développer ses actions.
Parce que la culture doit s'ouvrir au plus grand nombre et cesser d'être un objet de consommation édulcoré et jetable, tout juste bon à engraisser la dictature des lobbys en vigueur. Triste constat, nous défendons ce qui est aujourd'hui relégué au rang de « concept »…
Plus de moyens donc, mais rien n'a changé pour autant en ce qui concerne nos convictions :

La poésie n'est pas à vendre !

Avec…

• Marianne Bouillot • Manu Campo • Farid Chettouh • Etienne Desfretier • Roxanne Gauthier • Krazem • Ashley Létan • Mathilde Lévêque • Isabelle Monin • Ramazan Öztürk & Ilker Çalişkan • Aurélie Païta • Nicolas Panier • Olympe Sauvage •

NEMESIS

Les services de la vie étudiante
CROUS DIJON